

PORTRAIT

SCÈNES Isabella Soupert crée au KFA "In the wind of time". Rencontre avec une tisseuse d'univers originaux

La rigueur ludique du sens oblique

Une grille, un passage, une cour, une grande bâtisse, ancienne école réhabilitée en logements et ateliers, une ample cage d'escalier, presque un labyrinthe et, tout au bout, un studio. A moins de deux semaines de la création, les répétitions – près de se déplacer enfin vers les Tanneurs et de trouver leurs marques sur le plateau – sont terminées pour ce jour-là. Isabella Soupert nous reçoit dans ce bel et clair espace. "Une chance", reconnaît-elle. Et une obstination, puisqu'elle occupait les lieux de facto avant leur rénovation et la décision officielle de leur affectation nouvelle.

Cet endroit simple, presque brut, éclaire à rebours la pureté des lignes qui habitent l'œuvre – encore brève, déjà passionnante – de l'artiste qui, cette fois dans le cadre du KunstenFESTIVALdesArts, s'apprête à faire éclore la troisième pièce de sa compagnie fondée en 1998, après "Al dente", gravité paillonnée de *slapstick* pour une très libre, touchante et troublante adaptation des "Trois sœurs" de Tchekhov, une variation sur le thème si intime et universel de la fratrie, puis "Boiling point" et sa façon vigoureuse, audacieuse, vertigineuse et ludique de dépoussiérer la tragédie par excellence, l'"Andromaque" de Racine, entre ébullition et fluidité.

Le parcours, dès avant cela, s'était ouvert par le délicieux duo de "Cumulets sur les galets". Il prit aussi récemment des chemins de traverse: il y a un an Isabella Soupert mettait en espace six musiciens dans le cadre de l'exposition Fausto Melotti au Mac's du Grand Hornu, et en mars dernier elle signait le troisième volet, après Anne Teresa De Keersmaecker et le Wooster Group, de "Erase-E (x)", projet chorégraphique de Johanne Saunier dont l'intégralité sera reprise cet été à Avignon.

Où l'on voit qu'Isabella Soupert échappe décidément aux classifications, bien qu'elle soit usuellement désignée comme metteur en scène et/ou chorégraphe. Si ces termes s'imposent au moment de déposer un dossier auprès des pouvoirs publics, "aucun ne colle vraiment, je me sens tout autant architecte. A l'intérieur de moi, c'est très clair, la nécessité de mettre ensemble tous ces éléments. L'un n'existe pas sans l'autre. Comme quand on s'installe à une terrasse de café – ce que je fais souvent: j'observe... l'organisation naturelle de la vie. Sur scène je tâche de trouver un langage qui permette de recréer ce naturel." Sans naturalisme cependant, et en empruntant à toutes les disciplines. "Que les milieux du théâtre et de la danse, et même certains plasticiens, manifestent de l'intérêt pour mon travail, pour moi c'est une réussite dans le sens d'une circulation qui ne cloisonne pas les genres. C'est le regard qui définit l'œuvre. Moi je laisse ouvert."

Et elle avance, et elle mélange. L'hybridation agit dans cet univers-là comme un philtre, une potion magique, un carburant combiné.

Tout commence par le mouvement. Depuis l'enfance, Isabella Soupert fait



Isabella Soupert: "A partir du moment où un acteur laisse lui échapper des choses, ça devient très beau – une espèce d'alchimie."

de la danse, elle aime ça. "Mais la dimension du jeu me manquait." A l'heure de s'orienter, la voie "classique" pour rencontrer ce goût du jeu eût été de passer par le Conservatoire ou l'In-sas. Or "je ne me reconnaissais pas dans leur manière d'aborder le théâtre". Plus physique, plus visuelle, elle s'inscrit à la Kleine Academie. "Un déclencheur. L'enseignement et la pratique y réunissent différents éléments, on n'est pas pris dans un moule, un modèle. Ça m'a permis de développer un langage théâtral personnel, tout en continuant en parallèle la danse et la recherche gestuelle."

Très vite, elle reçoit des propositions du cinéma: "des projets assez atypiques – ce qu'en fait je cherchais". Patrick Van Antwerpen, Stéphane Vuillet, Claude d'Anna, Bénédicte Emssens, Manu Bonmariage, Conrad Maquetiau, les frères Dardenne, Raoul Ruiz font appel à l'actrice. Elle s'en nourrit, en irrigue ses autres expériences. "Danse, théâtre, petits rôles dans des films, distanciation... Tout ça m'a permis de bien sentir le jeu dans ces registres."

Elle transmet son parcours. En donnant des cours de théâtre, à des enfants de quatre ans, pour commencer. "Je leur proposais des musiques – indienne, africaine, contemporaine –, je leur demandais une réaction. Qui émergeait avec une grande liberté, une justesse, sans jugement. J'ai découvert grâce à eux que le dégageant naît la liberté. J'ai continué à travailler sur la réaction première entre une proposition (musicale ou autre) et une réaction immédiate." Jusqu'à en faire une méthode personnelle. Avec les adultes aussi, professionnels ou non, à qui elle enseigne, toujours dans le souci de "cloisonner le moins possible", de faire se croiser les univers. Avec les acteurs. Ceux de la "famille-compagnie" – "Lieve Filippo et Charles François: cette forme d'inconscience et de folie qu'ils ont, une compréhension, un langage qui résonnent tout

de suite" – et ceux qui passent, entrent dans un projet, y prennent une part active.

La rencontre, alors, prime toujours. "C'est un chemin. Outre l'affinité il faut trouver des éléments plus profonds. Ce n'est pas facile, toujours un peu sur le fil. Si cette rencontre se produit, elle se produira avec le public. Comme metteur en scène je sais ce qui me touche, avec quoi je joue: un oubli de soi pour que quelque chose transparaisse dans l'action, pas du tout une démarche psychologique, simplement percevoir ce que révèle un mouvement, un timbre de voix. Bien sûr c'est très fragile. Et ensuite très complexe, tout un travail de codification: comment refaire, reproduire, en gardant toute la vie dedans."

Ainsi naissent les personnages, car il y en a. Dans "In the wind of time" comme dans les pièces précédentes. "Ils s'écrivent au fur et à mesure. Dans la construction d'un spectacle j'ai besoin de partir de choses très concrètes: des gens, un lieu, un univers, une atmosphère, un roman même (en l'occurrence "La Montagne magique" de Thomas Mann), même si on le quitte ensuite complètement. Mais le personnage littéraire est avant tout une base pour s'éloigner de soi. Je construis un personnage par rapport à ce qui émane de l'acteur et à des points de références. Puis ça se mélange."

La littérature – "support très important, qui me structure" – n'est ni la principale ni surtout la seule influence que revendique Isabella Soupert. Plus que le théâtre, la danse y a sa part, "la mémoire des choses, la perception". L'art actuel aussi. "C'est très éloigné de ce que je fais et en fait assez proche. Les plasticiens résolvent des tas de choses que le théâtre ne résout pas. L'art visuel me donne des réponses, des pistes pour créer dans un espace, pour voir d'autres façons d'occuper un plateau de théâtre – où parfois j'étouffe un peu." Dans le studio, sur une table, un petit livre de

reproduction d'Edward Hopper – "Le temps, l'infini, l'intériorité" – a été un outil de travail dans la gestation de la nouvelle pièce. De même que l'œuvre du photographe Erwin Wurm, "L'instantané du déséquilibre". Et la surprise perpétuelle de la créatrice, ses choix intuitifs: "Ça passe tellement par mon système... Au point que je découvre presque en le faisant ce dont je voulais parler."

En matière d'influence, il a bien sûr le cinéma. "Depuis toute petite. Et toujours: le hors champ, l'ellipse, le travelling, transposer ça en langage scénique pour transformer l'espace, agir sur le rythme." Quant à la musique, s'y ajoute pour Isabella la musicalité de la langue, du texte, "tous les sons qu'on a dans l'oreille et qui deviennent une partition musicale, au-delà du sens".

Flash back sur des racines mées, russes, juives, méditerranéennes, "tout un monde très ouvert", un père

qu'elle n'a guère connu, un beau-père cinéaste, une mère peintre, une famille aux ramifications compliquées, voire un peu mystérieuses. "D'où l'imaginaire...", sourit-elle gravement. Née à Bruxelles, ayant aussi vécu à Paris, elle se sent bien ici: "Je trouve dans cette ville un certain apaisement. Je n'ai pas le désir de partir et travailler ailleurs. Mais de voyager avec mon travail, oui." Il lui paraît important, en outre, – et Bruxelles pour cela est sans doute idoine – de continuer à collaborer avec des gens qui ne soient pas forcément francophones. "Sans a priori. C'est une question de rencontre là aussi, de rythmes, de tonalités diverses. De toute façon j'ai besoin d'authenticité, c'est la matière première. L'honnêteté, la vérité, pas de triche, alors on peut vraiment travailler."

Marie Baudet

"In the wind of time", Bruxelles, Théâtre les Tanneurs, les 16, 17, 20, 21 et 22 mai, dans le cadre du KunstenFESTIVALdesArts. Infos & rés.: 070.222.199 ou www.kfda.be.